

Yves Savigny

Une biographie autorisée



Extrait de la publication

Une biographie autorisée

Yves Savigny

Une biographie autorisée

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2010
ISBN : 978-2-84682-449-1
www.pol-editeur.fr

*à Jacky Couratier
à Pierre Le-Tan*

« Pour quelle autre vie réservait-il de dire enfin sérieusement ce qu'il pensait des choses, de formuler des jugements qu'il pût ne pas mettre entre guillemets, et de ne plus se livrer avec une politesse pointilleuse à des occupations dont il professait en même temps qu'elles sont ridicules? »

Marcel Proust

1. Naissance d'un écrivain

Sur le rivage sud-est de l'Île-de-France, en vue du phare de Méréville et des blanches falaises d'Étampes, les eaux transparentes de la Juine glissent vers l'océan beauceron. Un coteau contraignant les détourne de leur cours, pendant quelques lieues, vers le bois de l'Archette et le domaine de la Haute Porte. La rivière devient la frontière naturelle de la propriété du côté des jardins et de la ferme fortifiée. Ces terres n'ont pas toujours appartenu à la famille de Coupage. Le comte Charles les avait acquises dans les années 1920. Avant d'atteindre sa trentième année, alors que son frère aîné se chargeait de Maynard, le domaine familial proche de Figeac, Charles avait quitté le Quercy pour faire des études de médecine à Paris, où il créa ensuite les laboratoires pharmaceutiques du Biophilon. L'entreprise prospéra et c'est lui qui put

rénover la vieille maison de leurs ancêtres. Il retournait deux ou trois fois par an à Maynard, mais il ne pouvait plus s'éloigner de la capitale que pour de courts séjours. Il se réjouissait d'avoir découvert, lors d'un voyage d'exploration à bord de sa Bugatti, non loin du bourg d'Autruy-sur-Juine, cette *vallée invisible*, avec ses prairies repeintes chaque saison, ses cressonnières méthodiques, ses hygiéniques frondaisons, ses fermes céréalières et ses manoirs raffinés. Il partageait sa vie entre son hôtel d'Auteuil et ses terres nouvelles, pendant que des succursales du Biophilon s'ouvraient dans toute l'Europe. Il était un pionnier de la publicité, qu'à l'époque on nommait « réclame ». Sa jeune épouse, Louise, élevée dans une bourgeoisie très réservée, s'enthousiasmait pourtant dès qu'elle retrouvait ce qu'elle avait baptisé sa « Suisse en miniature ». Elle donna cinq enfants à son mari : quatre garçons et une fille. Raymond, l'aîné, réinstalla les laboratoires du Biophilon dans une petite usine dont il devint le directeur, non loin de Montlhéry ; le deuxième fils, André, poursuivit ses études à l'école d'agriculture de Beauvais et devint ingénieur des Eaux et Forêts ; Jean, le troisième, créa une chaîne de minoteries dans le sud-ouest de la France et en Espagne, le long du Tage ; et Marcel, le quatrième, fit de la gentilhommière de Touraine dont avait hérité son épouse un hôtel de luxe ouvert à une clientèle internationale.

Aucun des fils de Charles n'avait embrassé la carrière des armes. Il revint à sa fille unique, Solange, d'épouser un officier d'artillerie. Elle était restée auprès de ses parents à la Haute Porte puis à Maynard pendant toute l'Occupation et elle avait trente ans, en 1946, lorsqu'elle rencontra son futur mari. À la fin de la guerre, Charles et son assistant avaient entrepris, au bénéfice des Laboratoires, une campagne publicitaire dans la Zone d'occupation française en Allemagne. Ils voulaient y faire valoir, auprès des autorités militaires et plus particulièrement du général Masson, un ami de Charles, les mérites de plusieurs produits médicaux ou paramédicaux. Solange les accompagnait. Lors d'une réception donnée par l'état-major dans les grands salons du Brenner, le célèbre palace de Baden-Baden, un officier français sut attirer son attention. Capitaine Jordane. Pierre-Henri Jordane. Il sut la retenir puisqu'ils se revirent sous les arcades des Thermes, sur les pelouses du Belvédère, à la terrasse des auberges dans la forêt sur les collines. Il sut transformer son intérêt souriant en sentiment plus grave, qui s'approfondit dès que la jeune femme retrouva la France et la solitude dans le jardin d'Auteuil. Cent lettres enflammées plus tard, on invita le capitaine Jordane à la Haute Porte où l'on célébra peu après les fiançailles de Solange et de Pierre-Henri.

Pierre-Henri était fils unique. Son père, créateur d'une petite compagnie d'assurances à Aurillac, était mort au champ d'honneur en 1917. Il avait épousé une jeune fille de la plaine fertile qui borde la Cère en aval de la ville, mais dont un oncle possédait, sur la lande de Siels, dans la montagne, une ferme où il élevait quelques vaches laitières. Pendant toute son enfance et son adolescence, Pierre-Henri alla régulièrement y passer des vacances laborieuses. Il aidait à la ferme et aux champs l'oncle, sa femme et ses deux sœurs restées célibataires. L'hiver, ses pieds gelaient dans les chifons de ses sabots. Puis il fut mis en pension dans une École nationale professionnelle, à Nantes, qui le prépara au métier d'artilleur, car il avait un don pour les mathématiques. En sortant de l'École, il était devenu bel homme. Chevelure noire et ondulée, œil clair, peau bleuie par les rasages impi-toyables, menton fendu de condottiere. Bientôt, en garnison à Valence dans un régiment d'artillerie tractée, il ne portait plus que des bottes sur mesure. Le soir, il accrochait à la doublure des manches de sa vareuse, avec de longues épingles de nourrice, des manchettes blanches aux boutons de nacre. En 1940, il avait été fait prisonnier dans les bois de Vitry; il s'était évadé, sur un navire allemand, d'un Oflag de Silésie; il était rentré à Aurillac, puis il avait de nouveau quitté la France avec la première division blindée, traversé le Rhin et libéré Fribourg.

De son côté, seuls ses deux cousins, sa cousine et sa mère, venus de Paris ou de Haute Auvergne, assistèrent au mariage qui eut lieu, Pierre-Henri en grande tenue et Solange en robe à traîne, sous les cèdres d'Autruy, au bord de la Juine. On déjeuna sur la pelouse, avant de canoter à l'ombre des saules et des acacias, puis on dansa sur un immense plancher de location installé au pied de la terrasse, devant le parc. Dès le lendemain, l'épouse dut suivre son mari qui retournait en Rhénanie. De Landau, les jeunes mariés partirent en voyage de noces à travers la Suisse.

À leur retour, Pierre-Henri renonça à sa carrière militaire. Les Jordane s'installèrent à Étampes, au 17, rue Dumesnil-Girault. Pierre-Henri obtint, au service d'urbanisme de la mairie, un emploi en rapport avec sa formation de technicien. Il partagea son temps entre ses activités municipales et le bureau-bibliothèque qu'il s'était aménagé au premier étage des communs de leur maison de ville et qu'il nommait le « Quartier Général ». Benjamin Jordane naquit le 21 juin 1947 et Laurent, son frère cadet, l'année suivante. Ils grandirent dans cette petite demeure, sombre et austère mais confortable et très intime dont les placards communicants, la suite des greniers, et surtout le jardin descendant en pente douce du perron à la rivière, étaient propices aux jeux de construction (ou de destruction), avec trains électriques, tanks

Joustra, cow-boys, Indiens, chasseurs de fauves et animaux domestiques ou sauvages de marque Quiralu. Laurent collectionnait les modèles réduits de voitures anglaises et françaises, les Dinky Toys, et il les disposait dans les nombreux étages de son « Grand Garage » en contreplaqué rouge et celluloïd. Cet enfant presque aphasique ne s'animait qu'en présence des bêtes à la ferme de la Haute Porte, et à la maison d'Étampes lorsqu'il retrouvait ses jouets de prédilection, d'abord ceux qu'il avait lui-même fabriqués avec du bois ou du carton, puis les petites voitures offertes par sa grand-mère maternelle. Il sortait alors de sa forteresse muette, il imitait bruyamment les accélérations et les coups de freins de la Vedette Ford ou de l'Aronde Simca, il semblait même dialoguer avec elles comme il parlait avec les chevaux des écuries de la Haute Porte. Benjamin, lui, donnait la parole à ses soldats Starlux, dont il repeignait certains uniformes aux couleurs de la Volkhanie, l'archipel imaginaire qu'il inventait pendant ses heures de loisir, et il les alignait sur les remparts ou dans la cour d'honneur du château fort réalisé par Séraphin Patinaute, le menuisier de la Haute Porte, d'après les plans de Pierre-Henri.

2. La bibliothèque d'un dictateur

Le père se consacrait avec une attention passionnée à l'éducation de son fils aîné. Les soirs où Benjamin était retenu à l'école après la sortie, afin d'y rédiger une punition pour bavardage, un bruit de talons ferrés ne tardait pas à résonner dans les couloirs. Pierre-Henri faisait irruption dans la salle d'étude, en bottes et culotte de cheval, même lorsqu'il ne revenait pas du manège des Rouches, voire en uniforme d'officier d'artillerie, même lorsqu'il ne revenait pas d'un voyage en Alsace ou en Lorraine avec ses amis du *cadre de réserve*. Il remerciait avec emphase l'instituteur flatté ou furibond et sans rien voir ni rien entendre, il ramenait à la maison le coupable qu'il croyait avoir délivré opportunément. Benjamin entendait les murmures moqueurs de ses camarades et il voyait le regard narquois que le vieux militant laïque n'osait tourner vers le

conseiller municipal. Il aurait sans doute préféré rester rivé à son pupitre toute la nuit, plutôt que d'attirer l'attention sur son triste sort de privilégié ; mais il rentrait en silence prendre à la hâte son goûter (lait au Nesquik et pain d'épice Gringoire), avant de monter au « Quartier Général » et de se pencher sur une autre table de peine, à la lumière d'une lampe Jugendstil, pour y faire ses devoirs du soir, résoudre un problème de géométrie ou composer une rédaction. Il le faisait non sans talent, il obtenait d'excellents résultats scolaires, mais au manuel de *Lecture courante*, il préférait son *Journal de Spirou*. Les soirs d'hiver, pendant un bon quart d'heure, Pierre-Henri le laissait seul. Sur sa veste d'intérieur en doux velours frappé, son père passait une parka à la doublure épaisse comme la neige sur le front de l'Est, s'engouffrait dans l'escalier, réapparaissait sur les pavés de la cour glaciale et entrait par la porte de service dans la maison principale qui ne communiquait pas encore avec les communs. Il descendait à la cave alimenter la chaudière à charbon puis remontait passer un moment au premier étage où Solange préparait le dîner en veillant sur Laurent qui bavardait devant la cheminée avec le chat de la maison. Plus de gardien ! Seuls le biographe de Benjamin, qui a lu ses souvenirs inédits, et les lecteurs pour lesquels il les a retranscrits à la troisième personne, le voient dans sa geôle de luxe ouvrir le tiroir de son petit bureau.

L'élève rêveur mais organisé y dissimulait le dernier numéro du *Journal de Spirou*. Il plongeait avec ravissement dans les aventures de Tif et Tondu enlevés par des hommes du gang de la Main blanche et conduits dans la base sous-marine du très chic Monsieur Choc. Il avançait à pas feutrés jusqu'au cabinet encombré de cornues où le mielleux magicien de la cour, en fraise immaculée, collant noir et culotte bouffante mangés par les acides, avait ligoté sur un banc le joli Johan pour lui faire ingérer une potion malfaisante. Il suivait Buck Danny sur le pont du *Forrestal* à l'apontage des jets de Tumbler et Tucson, retour d'une mission *top secret*, ou sur la terrasse d'un monastère dans une vallée perdue de l'Himalaya, ou dans une geôle de Lady X, l'impérieuse et séduisante espionne. Une délicieuse angoisse lui serrait la gorge jusqu'au retour de son père. Bientôt, Pierre-Henri entraînait en lui adressant le spectaculaire salut d'un général face à un régiment de cadets de Saumur. Puis il se frottait les mains, retirait sa *prise de guerre* (la parka achetée dans un stock militaire de Berlin-Ouest), et se penchait sur les cahiers pour vérifier s'il devrait, cette fois encore, user du grattoir rangé dans un tiroir de son bureau près d'une boîte de plumes Sergent-Major. Son devoir accompli, il s'asseyait dans son vieux fauteuil de cuir et se consacrait à la rédaction d'une lettre au père Maurice, un ami bénédictin de l'abbaye de Fleury, ou à la lecture

d'un traité d'héraldique. D'autres fois, il s'absorbait longuement dans un nouvel épisode de son *war game* artisanal, la reconstitution des grandes batailles napoléoniennes décrites dans ses livres d'histoire. Il découpait de petits rectangles de carton multicolores représentant les forces en présence à Austerlitz ou à Marengo, il y écrivait à la plume quelques informations décisives et il les faisait glisser plus ou moins rapidement, non sans contremarches, sur son bureau changé en morne plaine ou en champ d'honneur.

L'entrée en sixième au lycée Geoffroy-Saint-Hilaire ne modifia guère les soirées de Benjamin. Lorsque Pierre-Henri l'avait aidé pour son thème allemand, il lui permettait d'aller le comparer avec celui d'un condisciple très studieux qui lui montrait à son tour sa version latine ou son devoir de géométrie. Christian Bonville. C'était le fils d'un officier de gendarmerie qui habitait dans la même rue, féru dès onze ou douze ans des grands auteurs classiques et qui ne jurait, dans le domaine de la bande dessinée, que par Tintin et Milou. Dans le magazine qui portait le nom du héros de Hergé, les préférences de Benjamin allaient plutôt aux aventures d'Alix ou de Blake et Mortimer, mais on trouvera bien des allusions au *Sceptre d'Ottokar* et à *L'Affaire Tournesol* dans les récits de la maturité, où certains critiques reconnaîtront même l'esthétique de la ligne claire.

Les leçons récitées, les exercices recopiés, tous pensums terminés, Pierre-Henri acceptait que Benjamin « s'instruise et se divertisse » en lisant dans *Spirou* « les Belles Histoires de l'oncle Paul », qui racontait à ses deux neveux des Vies exemplaires de grands savants, explorateurs, missionnaires ou foudres de guerre ; mais il préférait le voir parcourir les volumes des *Contes et légendes du monde entier*, ou des versions pour enfants des œuvres célèbres de tous les temps et de tous les pays : *L'Île au trésor*, *Le Corsaire rouge*, *La Fille du capitaine*, dans les éditions Nathan ornées de superbes illustrations stylisées sur papier glacé. Et certains soirs : « Tu devrais nous faire écouter un de tes disques, un peu de Beethoven ou de Wagner, ou même du Schubert ! » intimait sa voix sonore, pour signifier que l'enfant pouvait choisir, parmi sa collection de 33 tours de la « Guilde internationale du disque » à laquelle il l'avait abonné, l'ouverture d'un opéra, le plus vif mouvement d'une symphonie, le lied enjoué qui accompagnaient avant tout le rangement et la fermeture de son cartable. Et le père reprenait sa lecture du *Destin du général Koltchack*, de *Guerre froide à Berlin*, ou d'un roman en allemand, de Jünger ou de Carossa.

Ces mêmes longues et jeunes années, Benjamin découvrait dans la bibliothèque de son grand-père maternel, à la Haute Porte, ou dans celle du « petit lycée », à Étampes, les lourds et passionnants

cartonnages de chez Boivin, Delagrave, Mame, Hetzel. Jordane soutiendra plus tard que Paul d'Ivoi est à Jules Verne ce que *Spirou* est à *Tintin* : moins d'éducation peut-être, ou moins de tenue, mais plus de récréation et plus de fantaisie. *Les Bijoux de la Castafiore* n'étaient pas encore parus et il n'avait pas encore lu *Le Château des Carpathes*. Il raffolait des romans de Maurice Champagne, d'Alfred Assolant, de Louis Boussenard, et il rêvait de partir sur les routes de France avec pour seule famille un voleur d'enfants, grand ténor déchu, et sa troupe artistique. Vitalis est probablement le premier avatar d'une figure qui fascinera toute sa vie l'auteur du *Ravissant Ravisseur* et de tant d'autres œuvres où la toute-puissance se cache sous la défroque du dénuement, voire plus subtilement, sous le costume de la médiocrité ou la jolie robe de l'insignifiance. Le Clark Kent pusillanime au sommet de Manhattan, le grand calife au masque de marchand dans les souks de Bagdad, l'impérial visiteur déguisé en charpentier des chantiers navals de l'Europe du Nord, le génial auteur de *L'Institut Benjamenta* dans son emploi de domestique en Bavière, le Très-Haut de Blanchot traversant la Cité des ombres : que de personnages de dieux diminués volontairement, changés en mortels, métamorphosés en petits employés, en bureaucrates bornés, en vulgaires assureurs, en agents de change, auront attiré Jordane, capable de voir la

Achévé d'imprimer sur Roto-Page
en novembre 2009
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
N° d'éditeur : 2140 – N° d'édition : 172 259
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : janvier 2010
Imprimé en France



Yves Savigny
Une biographie autorisée

Cette édition électronique du livre
Une biographie autorisée d'YVES SAVIGNY
a été réalisée le 8 février 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en novembre 2009 par Floch
(ISBN : 9782846824491)
Code Sodis : N41932 - ISBN : 9782818002568
Numéro d'édition : 172259